

LA MISSION DES APOTRES ⁽¹⁾

Allez, instruisez toutes les nations, baptisez-les au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit, leur enseignant à garder tout ce que je vous ai commandé. Voici, je suis tous les jours avec vous jusqu'à la fin du monde.

(MATH. XXVIII, 19 et 20.)

Mes frères,

En contemplant cette grande assemblée du haut de la chaire nouvelle que j'occupe pour la première fois, je sens monter de mon cœur à mes lèvres ces paroles naïves d'un des vieux psaumes qu'aimaient à chanter nos pères :

(1) Ce discours a été prononcé à l'occasion de la consécration de l'église de l'Étoile à Paris, le 29 novembre 1874. J'en reproduis l'exorde, bien qu'il fasse allusion à des circonstances qui ne peuvent intéresser qu'un cercle restreint de lecteurs, mais j'ai tenu à conserver ici l'expression publique de ma reconnaissance envers les frères dont le concours m'a permis de fonder cette église.

La voici l'heureuse journée
Qui répond à notre désir,
Louons Dieu qui nous l'a donnée,
Faisons-en tout notre plaisir.

Je bénis Dieu qui nous a fait trouver, dans l'espace de dix-huit mois, tout d'abord les bonnes volontés et ensuite les ressources nécessaires pour élever cette église, et qui (s'il m'est permis de faire ici un retour sur moi-même), après m'avoir mis, il y a si peu de temps encore, à deux doigts de la mort, m'accorde aujourd'hui le privilège d'inaugurer cette maison de prières en la consacrant à son nom.

Je bénis Dieu pour le concours cordial que cette entreprise a rencontré, ici même, à Paris où la plus grande partie de nos ressources ont été recueillies, ensuite en Alsace, et puis aussi à l'étranger, chez nos frères de Genève, d'Angleterre, des Etats-Unis et surtout des Pays-Bas, auxquels nous unissent des liens si anciens et si doux. Les substances composites sont, nous dit-on, les plus résistantes. Or, si les fondations de cet édifice sont et doivent être avant tout françaises, il est bon que quelques pierres de ces murailles apportées par des mains étrangères rappellent qu'au-dessus des nationalités diverses, il y a la société spirituelle des membres de Jésus-Christ.

Je bénis Dieu pour les sympathies dont nos frères, représentants des diverses Eglises protestantes de Paris, nous apportent ici le vivant témoignage. Ils savent quels sont à leur égard nos sentiments personnels. Profondément attaché à notre ancienne Eglise réformée de France, plein d'une vénération toute filiale pour son passé de souffrance et de gloire, persuadé qu'un grand avenir peut encore lui être réservé, nous sommes indépendant de toute attache officielle par situation et par volonté, mais nous désirons pratiquer, dans nos rapports avec les membres de l'Eglise établie, cette fraternité loyale dont nous leur avons donné en toute occasion les témoignages les plus explicites. Nous tendons cordialement la main à nos frères de l'Eglise de la Confession d'Augsbourg qui nous est d'autant plus chère qu'elle a été récemment plus éprouvée. Avons-nous besoin de dire quels liens étroits de sympathie nous unissent aux Eglises indépendantes de Paris, et pouvons-nous oublier que c'est de l'une d'elles, la plus ancienne et dont hier encore nous étions le pasteur, qu'est sortie l'œuvre à laquelle nous allons désormais nous consacrer tout entier? Nous espérons que ces frères que nous remercions de leur présence ne se sentiront jamais des étrangers dans cette enceinte.

Nos rapports avec eux tous seront d'autant plus faciles que, voulant avant tout accomplir ici une œuvre de prédication et de mission intérieure, prêt à instruire tous ceux qui viennent à nous, nous ne désirons point enlever des membres à leurs Eglises, ni entrer en conflit avec les paroisses diverses au milieu desquelles nous sommes placé. Si, dans la forme de notre culte, nous avons essayé de donner une satisfaction plus complète aux sentiments religieux des fidèles et une expression plus sensible aux grandes vérités que l'Eglise doit toujours affirmer, avons-nous besoin de dire que notre foi est aujourd'hui ce qu'elle était hier et qu'affranchi par la grâce divine, mais humblement soumis à la parole des apôtres et des prophètes, nous voulons édifier sur le seul fondement qui ne vacille pas : Jésus-Christ, Fils de Dieu, mort pour nos offenses, ressuscité pour notre justification ? Au-dessus des barrières que les erreurs et les passions des hommes ont élevées, nous aimons à rappeler qu'il y a, selon la parole de l'Apôtre, « un seul Seigneur, une seule foi, un seul baptême, un seul Dieu, père de tous, qui est au-dessus de tous, et parmi tous et en vous tous. » « Voici, dit le livre des Psaumes, c'est une chose douce, c'est une chose agréable que les frères soient bien unis en-

semble. C'est là que Dieu a mis la vie et la bénédiction à jamais. »

Je bénis Dieu pour cette fête religieuse, si douce au milieu de toutes les tristesses de la patrie et de l'Eglise. Les fêtes... hélas! je n'y croyais plus lorsqu'il y a trois ans et demi, dans ce quartier qui semblait comme foudroyé par la guerre civile, dans ces avenues sillonnées par les obus, il me semblait que les lugubres volées de l'artillerie sonnaient, en présence de l'étranger, l'agonie de la France. Ces jours ont passé, mais il y a des dates qui ne s'effacent plus, et pour les hommes qui ont vu ces choses, les joies les plus pures resteront voilées d'un souvenir de deuil. Si encore l'état de l'Eglise, cette patrie des âmes, pouvait nous consoler des douleurs et des déchirements de la cité terrestre !... Mais oublions un moment nos luttes. Elles ne recommenceront que trop tôt. C'est ici un moment de répit dans nos inquiétudes, une éclaircie dans notre ciel assombri, une heure de joie et de rafraîchissement spirituel dont il faut rendre grâces.

Aussi je remercie Dieu pour toutes ces faveurs, et pour celle-ci surtout qui les couronne et les résume toutes, c'est de pouvoir ouvrir cette enceinte où des milliers d'âmes viendront chercher la parole éternelle, où, dans notre faiblesse et notre insuffi-

sance, mais fidèlement, je l'espère, nous prêcherons Celui qui est la lumière du monde, le chemin, la vérité, la vie ; où nous nous efforcerons, ô Jésus-Christ, de te montrer dans ta majesté de Fils de Dieu, et dans tes saintes tendresses de frère, de te révéler à ceux qui t'ignorent, et de te faire mieux aimer de ceux qui te connaissent, de dire à ceux qui se perdent que tu veux les sauver, et à ceux que tu as sauvés que tu veux les transformer par ta grâce, et de leur faire sentir à tous, en l'éprouvant tout d'abord en nous-même, la puissance de ta parole, de ton amour, de ta croix et de ton sang rédempteur.

Et c'est parce que nous consacrons ce sanctuaire au Christ que j'ai choisi, pour les méditer avec vous, les paroles suprêmes par lesquelles il a fondé l'Eglise. « Allez, instruisez toutes les nations, » voilà son ordre. « Je suis toujours avec vous, » voilà sa promesse. C'est de cet ordre et de cette promesse que je veux, avec l'aide de Dieu, vous parler aujourd'hui.

« Allez, instruisez toutes les nations. » C'était l'ordre le plus audacieux que le monde eût jamais entendu. L'ambition humaine, dans ses rêves les plus gigantesques, ne s'était pas encore proposé un tel idéal. Des conquérants qui avaient réussi à

occuper sur la surface de notre planète l'espace de quelques journées de marche avaient pris le titre fastueux de maîtres du monde, mais leur empire durait autant que l'empreinte que laissaient sur le sable les pieds de leurs chevaux. Rome était venue à son tour, et, par son habileté, par sa persévérance, par sa vigoureuse et savante discipline, elle était arrivée à tenir pendant quelques siècles une partie du monde ancien sous son joug implacable ; c'était là sa destinée que chantaient ses poètes : « Laisse aux autres nations les arts qui les enchantent ; toi, Rome, souviens-toi que tu dois gouverner les peuples. » Mais il n'y avait là qu'une domination tout extérieure qui n'atteignait que la surface et que la force seule pouvait maintenir. Le collecteur d'impôts, le juge et le centurion, c'était là Rome pour les peuples vaincus ; on payait le tribut de l'or et du sang, et l'on conservait dans le fond de l'âme cette haine opiniâtre et grandissante qui devait, à la première heure, avoir sa formidable explosion. Quant à fonder un empire universel d'une autre nature, quant à s'emparer des esprits ou des âmes, nul n'y aurait songé. Les philosophes ne parlaient qu'à leurs initiés, et les religions étaient toutes nationales. « Il faudrait être absolument insensé, s'écriait naïvement Celse, ce Vol-

taire du second siècle, pour croire que les hommes libres et les esclaves, les Barbares et les Grecs, les Romains et les Scythes, puissent jamais être réunis dans une même religion. » Comment auraient-ils pensé autrement, ces philosophes qui, comme nos fatalistes contemporains, ne voyaient dans la religion que l'excroissance normale ou malade d'une race, et dans les dieux que les génies protecteurs de la cité politique? En un sens, ils ne se trompaient pas. Toutes les religions, sauf une, et c'est la vraie, sont l'expression des instincts et des aspirations de la race ou du pays qui les a produites, et dont elles portent à jamais sur leur front la marque étroite et sectaire. Leur succès même est venu de là. Le mahométisme, avec son dogme aride et son fatalisme désespérant, ne se conçoit pas en dehors de l'Orient; pour comprendre le bouddhisme, il faut connaître à fond les Indes. Mais ce caractère même est ce qui limite leur action dans d'infranchissables barrières. Leur impuissance définitive gît précisément dans la cause qui a fait leur fortune rapide. Incarnations souvent splendides des idées d'une race ou d'une époque, elles ne suffisent pas à l'humanité. A ceci l'Évangile montre du premier coup sa divine origine qu'il veut être universel. Déjà l'Ancien Testament était tout rempli de ce

pressentiment sublime. Quand Abraham, seul debout au milieu du monde courbé sous le polythéisme, répond à Dieu qui l'appelle : « Me voici ! » « Ecoute, lui dit Jéhovah, toutes les nations de la terre seront bénies en ta postérité, » et, tandis que le Juif étroit, qui n'écoutait que la voix de son tempérament national, laissait tomber sur les nations un regard de mépris et rêvait un messie s'abreuvant de leur sang, le prophète, élevé par l'Esprit de Dieu au-dessus des instincts de la nature, conviait dans le temple futur du Très-Haut, toutes les nations de la terre, et jusqu'aux descendants maudits de la race de Cham. Et quand les temps arrivent où les promesses s'accomplissent, c'est bien en Judée que la croix est plantée, mais c'est sur tous les peuples que son ombre s'étend. En vain on écrit au-dessus de la tête du Crucifié cette étroite et dérisoire devise : « Jésus de Nazareth, roi des Juifs ; » le centenier, en s'inclinant à ses pieds, prophétise que cette royauté verra Rome elle-même se courber devant elle. « Allez, dit le Maître, et faites de toutes les nations mes disciples. » Allez, pauvres Galiléens, qui ne savez ni parler ni écrire, qui n'avez jamais appris le secret de l'influence et de la popularité ; allez, vous qui hier encore compreniez à peine mes enseignements ;

allez, vous qui m'avez lâchement déserté à l'heure du supplice, vous dont le plus ardent conservera jusqu'à la fin le souvenir de l'heure où il m'a renié trois fois; allez vous présenter devant le sanhédrin de Jérusalem et devant les sophistes de la Grèce; allez, représentants de la race la plus méprisée, annoncer aux vainqueurs du monde que vous prétendez les ranger sous votre joug; allez, chétifs et misérables, vous heurter à tous les préjugés séculaires, à tous les systèmes des écoles philosophiques, à toutes les religions nationales, à la gigantesque coalition de tous les orgueils, de toutes les injustices, de toutes les impuretés qui vont s'amasser contre vous. Ah! mes frères, si une mission semblable n'est pas le comble de la folie, avouez-le, elle porte l'étrange sceau du surnaturel. Une telle ambition trahit l'inspiration du vrai Dieu, de Celui que les hommes n'ont point fait, mais qui a fait les hommes, qui les a faits d'un seul sang, qui a mis en eux une même âme et qui seul sait ce qui peut les sauver. Oui, ce rêve est sublime et divin. Mais que dirons-nous donc si nous le voyons se changer en réalité? Or, regardez et contemplez autour de vous les enfants du monde civilisé rangés aux pieds des Galiléens, recevant d'eux, à travers dix-huit siècles, la lumière reli-

gieuse et morale, subissant leur influence même quand ils la nient, et leur devant, après tout, ce qu'ils ont de meilleur. Aujourd'hui, dans les capitales de l'Europe et de l'Amérique, comme dans le dernier de nos villages, il n'y a pas de noms plus populaires que ceux de ces humbles héros; la gloire des Jean, des Pierre et des Paul a effacé toutes les autres, et les moindres de leurs paroles, traduites dans toutes les langues des hommes, sont lues et commentées sous la tente de l'Africain comme dans la hutte des Samoyèdes, à Madagascar comme à Londres, à Paris comme au pied de l'Himalaya.

Je sais ce qu'on nous répond. On nous montre la carte du monde, et l'on nous y fait toucher du doigt ces espaces immenses où l'Évangile n'est point encore accepté. J'entends l'accusation et je courbe la tête. Oh! si l'Église avait toujours continué sa mission divine! Oh! si, repoussant, comme son divin Chef au jour où il fut tenté, la royauté visible et la grandeur politique, elle avait continué à semer et toujours et partout la parole éternelle, en l'arrosant, s'il le fallait, de son propre sang! Et, aujourd'hui, si les nations chrétiennes, au lieu de se préparer à je ne sais quelle formidable boucherie sur un champ de bataille dont nos en-

fants sauront le nom maudit, songeaient à porter sur un autre hémisphère, non pas l'eau-de-vie et l'opium, mais l'Évangile avec toutes les lumières, tous les droits, toutes les libertés qui en découlent, que ne verrions-nous pas et que ne nous révélerait pas un prochain avenir ?

Soyons justes cependant. Si l'humiliation nous convient, le découragement ici serait coupable. Après une inaction trop longue, l'Église, dans le siècle où nous sommes, a entendu de nouveau l'ordre du Maître : « Allez, instruisez toutes les nations, » et jamais l'œuvre des missions n'a été poursuivie avec plus d'ardeur qu'aujourd'hui. Les résultats obtenus sont tellement visibles que les témoins les plus prévenus sont bien forcés de les constater. Dans tous les pays à nous connus, le christianisme a recueilli des prémices d'une moisson future. Dans toutes les races, il y a des âmes qui, au contact de l'Évangile, ont éprouvé ce qu'il nous a fait sentir à nous-mêmes. Ah ! sans doute, leur nombre est trop faible encore ; mais du moins, il suffit à prouver le caractère d'universalité de l'Évangile et sa merveilleuse adaptation à toutes les nations. J'entends déjà, dans toutes les langues humaines, des voix qui répètent la prière du Seigneur et qui lui demandent que son règne vienne.

Je sens à l'œuvre ces germes féconds d'où sortira l'avenir.

Lorsque, dans un jour d'hiver, un épais linceul de neige couvre la terre engourdie et glacée, lorsque les arbres dressent sur le ciel livide leurs rameaux décharnés, qui craquent au vent comme les ossements d'un squelette, lorsque, dans les campagnes, tout est immobile et silencieux, et que l'homme, marchant au milieu de ce vaste cimetière, où il n'entend même plus le bruit de ses pas, semble n'être resté debout que pour assister à la mort de la création, ne vous est-il pas arrivé parfois de vous demander où s'était réfugiée cette chose étrange et mystérieuse qui s'appelle la vie ? N'auriez-vous pas voulu la surprendre dans ses retraites, et voir les sources profondes d'où sortira la sève prête à serpenter silencieusement à travers ses canaux sans nombre ? N'auriez-vous pas voulu entendre le frémissement confus des millions de germes de plantes ou d'insectes qui bientôt vont éclore ? N'auriez-vous pas voulu descendre dans ces impénétrables ateliers où s'élaborent les couleurs exquisés, les parfums pénétrants, les forces, les puissances, les énergies qui vont dans quelques mois transformer la nature, dérouler sous nos regards enchantés le spectacle ravissant d'une re-

naissance universelle, couvrir la surface de la terre de fleurs plus belles que la pourpre de Salomon dans sa gloire, remplir les airs d'aromes et d'harmonies, et faire sortir de partout, sous les rayons dorés du soleil, les moissons et les fruits?

Eh bien, souvent une impression semblable remplit mon âme lorsque je contemple l'immense étendue du monde qui, dix-huit siècles après Jésus-Christ, porte encore le nom de païen. Je vois l'Afrique, cette terre maudite, dont le sable boit le sang comme l'eau. Je vois ces gigantesques empires des Indes et de la Chine dormant leur sommeil de mort à travers les siècles, ces vieilles nations incapables de secouer le poids de leur décrépitude, et dont les annales sans progrès semblent donner raison à ceux qui font de l'histoire l'évolution sans fin d'un mécanisme éternel. D'où leur viendra la renaissance? D'où sortira pour elles le salut? J'écoute, et, dans leurs profondeurs cachées, j'entends le murmure confus de la vie qui commence. Regardez! sous ce sol durci, couvert par des superfétations séculaires, voici les semences évangéliques qui germent. Prêtez l'oreille! Voici le son de la prière chrétienne, voici les accents de nos cantiques répétés par des lèvres étonnées de les trouver si doux. C'est l'annonce des temps meilleurs qui

commencent, c'est le règne du Christ qui luit à l'horizon, ce sont les fraîches clartés de l'aurore et les premières brises du printemps. « Il faut, dit Jésus-Christ, que cet Evangile soit prêché jusqu'aux extrémités du monde. » Il le sera, mes frères, et, pendant qu'auprès de nous des sceptiques railleront sa vieillesse expirante, l'Eglise ira élargissant de plus en plus ses limites, et ne doutant pas plus de son triomphe que de la fidélité de son Dieu.

Je sais bien qu'on trouvera notre enthousiasme naïf. On nous opposera sans doute l'immensité de la tâche; on admettra tout au plus que le christianisme fasse encore quelques conquêtes chez les peuples barbares, mais on le croira incapable de se faire écouter de ces vieilles races civilisées, si différentes des nôtres, héritières d'un si grand passé, et possédées d'un gigantesque orgueil. On nous dit, au nom de cette science positive qui prétend traiter les questions religieuses avec la précision de l'algèbre, on nous dit qu'il y a ici conflit de race et de tempérament, et que nous ne franchirons pas les limites fatales que notre organisation nous assigne. Laissez dire et laissez railler! Croyez-vous que le problème ne se posât pas, bien autrement redoutable, devant cette poignée d'Israélites qui rêvaient de conquérir le monde grec et romain? et

cependant ils ont suivi la parole du Maître : « Allez, enseignez toutes les nations. » Quoi ! le christianisme serait affaire de race ! Et quelle analogie trouvez-vous, je vous prie, entre ces enfants de Sem, errant dans le désert, sous le ciel étoilé, poursuivant en face de l'infini leurs rêves solitaires, ignorant ce que nous appelons la science, étrangers à tous les problèmes sociaux qui nous absorbent, et nos races occidentales, acharnées au travail, enivrées de progrès, livrant à la matière une lutte sans trêve, transformant le monde en un immense atelier, et traitant de barbare cette immobilité stupide sous laquelle les Orientaux abritent leur dignité ? Entre ces deux mondes, il y a un abîme. Leurs langues, leurs habitudes, leurs goûts, leurs tempéraments les séparent à jamais. Et cependant, ouvrez les yeux et voyez ce fait dont l'habitude seule voile à notre esprit le caractère étonnant. C'est le livre de ces Sémites que je viens de déposer sur cette chaire, en affirmant qu'il sera la source et la règle de nos enseignements ; ce sont les paroles de ces Sémites que vous écoutiez tout à l'heure, et dont la sublimité remuait vos âmes. Or, ce fait qui se passe ici se reproduit en ce jour dans la moitié du monde, et des peuples que tout sépare se rencontrent sur ce terrain-là. Oui, nous, enfants

de l'Occident, quand, sous le poids du mal ou de la douleur, nous voulons exprimer le gémissement de nos âmes, nous ne trouvons pas d'accents qui égalent ceux de ce livre. Nulle parole humaine n'a mieux traduit nos incertitudes, nos obscurités, nos remords et nos angoisses; nul interprète n'a donné aux élans de nos cœurs une expression plus fidèle et plus vraie. Jamais livre non plus n'a mieux répondu aux redoutables questions dont notre vie est remplie, et n'a versé dans nos obscurités tant de lumière, dans nos épreuves une consolation aussi pénétrante, dans nos inquiétudes plus d'apaisement. Or cette expérience est devenue aujourd'hui un fait historique que les plus aveugles sont forcés de voir. La reconnaissance de peuples entiers, les plus libres et les plus prospères de l'ancien et du nouveau monde, a fait de ce livre un monument national, elle l'appelle la pierre angulaire de leur grandeur morale et l'appui de leurs destinées. Qui donc peut expliquer un pareil phénomène? Où ces fils de l'Orient ont-ils découvert cette merveilleuse science du cœur de tous les hommes? A quelle école sont-ils devenus les maîtres religieux de l'humanité? Non, il n'y a pas là un simple effet de la nature et l'efflorescence spontanée d'une race et d'une époque. Il faut dire avec saint Paul que

« ces choses-là ne sont point montées dans le cœur de l'homme (1), » comme la sève monte du sol dans les fruits qu'elle fait germer. C'est d'en haut qu'elles sont descendues. Nous sommes ici en présence d'une révélation.

Que l'Eglise donc prenne courage ! Que les croyants d'aujourd'hui entendent vibrer dans leur âme, comme pour la première fois, les paroles du Maître : « Allez, enseignez toutes les nations. » Enseignez ceux qui sont au loin. Ne mettez aucune limite à votre action, car Dieu n'en a pas mis à son amour. Voyez en tout homme un frère dans la misère commune, mais un frère aussi par le sang rédempteur. Enseignez ces nations dont tout vous sépare, et si vous êtes accablés par la vue des obstacles qui vous attendent, souvenez-vous que là aussi vous avez vos auxiliaires et vos alliés. Ah ! sans doute, ce sont des forteresses imprenables en apparence que ces peuples contre lesquels nos missionnaires usent leurs efforts et leur vie, mais l'heure vient où de secrètes intelligences finiront par nous livrer la place. Ces alliés, c'est la conscience qui, partout, cherche un apaisement digne d'elle et de Dieu, c'est le cœur qui a soif de justice

(1) 1 Cor. II, 9.

et d'amour, c'est l'âme humaine toujours agitée et toujours inquiète jusqu'à ce qu'elle ait trouvé son Dieu. Allez donc, apôtres du Christ, instruisez encore et toujours, abordez sur les plus lointains rivages, et quand, sous des cieux inconnus, vous aurez découvert une région où l'on ne pêche plus, où l'on ne connaisse plus l'angoisse et le remords, où le cœur n'ait plus ses déchirements et la mort ses formidables mystères, alors vous vous arrêterez et vous direz à la croix du Christ : Dessèche-toi, tombe en poussière, nous pouvons nous passer de toi !

Mais, en allant au loin porter le message de l'Évangile, n'oubliez pas, auprès de vous, les nations qui depuis longtemps l'ont reçu. Enseignez-leur, dit le Maître, à *garder tout ce que je vous ai commandé*. Ce sera là, mes frères, la devise de notre ministère; aussi bien croyons-nous que là seulement est la force de l'Église et le secret de son autorité. Nous gardons ce que le Christ nous a commandé, et tout ce qu'il nous a commandé soit directement lui-même, soit indirectement par ces apôtres auxquels il a dit : « Qui vous écoute, m'écoute. » Nous voulons être, suivant la parole de saint Paul, « un édifice construit sur

le fondement des apôtres et des prophètes, Jésus-Christ lui-même étant la maîtresse pierre de l'angle (1). » Nous nous souvenons que le Christ nous a dit : « Si vous persévérez dans ma doctrine, vous serez véritablement mes disciples, et vous connaîtrez la vérité, et la vérité vous affranchira (2). » C'est dans cette humble soumission à la parole du Maître que nous trouvons notre seule garantie, d'une part contre les variations sans fin des opinions individuelles, de l'autre contre les traditions et les superstitions humaines.

Je le sais, une telle soumission n'est pas toujours comprise. Servitude! nous crie-t-on. Et qui donc ose nous jeter ce mot de servitude? Des hommes qui se croient libres parce qu'ils nient; des hommes qui jamais n'ont pu jusqu'ici fonder et maintenir des libertés durables; des hommes qui après tant de déceptions et d'avortements ne savent pas même se demander si ce ne serait point dans cette soumission dont ils se raillent que se trouve la source de la vraie liberté.

Sans nous lancer ce reproche de servitude, d'autres se bornent à nous accuser d'immobilité. Ils conviennent que l'Évangile a droit à toute notre admiration, mais ils s'étonnent que nous y cher-

(1) Ephés. II, 20.

(2) Jean VIII, 31, 32.

chions une règle immuable et une autorité qui nous limite. Ils ne peuvent comprendre que nous prenions à la lettre cette parole du Christ : « Gardez *tout* ce que je vous ai commandé. » C'est là, leur semble-t-il, le parti pris d'esprits qui renoncent aux libres et viriles recherches ; c'est la négation du progrès.

À cette accusation, voici notre réponse :

Il y a sans doute dans la religion des éléments variables ; j'en vois par exemple dans les formes qui ne sont pas l'expression nécessaire du fond, j'en vois aussi dans les formules qui sont l'expression humaine de la vérité divine ; j'en vois encore dans tout ce qui concerne les relations de l'Évangile avec les sciences naturelles ou politiques. Il est insensé de lier la Bible à une théorie cosmogonique comme on l'a fait au moyen âge, ou de lier l'Église à une forme politique comme on prétend parfois le faire aujourd'hui ; ce sont là des domaines que Dieu a livrés à nos libres investigations. Mais il y a aussi dans la religion un fond éternel ; c'est la morale tout d'abord (ce qui n'a pas besoin d'être prouvé), et c'est aussi la doctrine dont la morale ne se sépare pas, car toute morale suppose une certaine relation de Dieu avec l'homme et de l'homme avec l'homme, et qu'est-ce que la doctrine si ce

n'est l'expression même de cette relation? C'est ce fond de doctrine et de morale que nous prétendons conserver tout entier.

Prêchez la morale, nous dit-on souvent. Nous n'avons garde de l'oublier, mais à peine l'avons-nous abordée que nous rencontrons la doctrine. Il s'agit par exemple de savoir si Dieu doit trouver une place dans la morale, c'est-à-dire en devenir le centre vivant, ou si la morale n'est plus qu'une théorie du code civil, qu'un catalogue de nos devoirs sociaux. L'idée qu'on se fait de la morale tient si étroitement à l'idée qu'on se fait de Dieu lui-même, de nos relations avec lui, de la nature de notre âme et de sa destinée que la séparation que certains esprits veulent opérer entre la morale et la doctrine est tout simplement impossible. Aussi bien l'étude attentive de l'histoire nous montre-t-elle que ce sont des doctrines qui décident de la destinée des Eglises et des nations.

C'est donc en obéissant à une conviction raisonnée et profonde que nous ne séparons point ce que Dieu a uni et que nous gardons l'Évangile tout entier. D'ailleurs il y a ici un fait qui doit vous frapper. Chaque génération d'hommes a ses goûts, ses préjugés, ses erreurs; chaque époque s'efforce donc de se faire une religion à sa taille et d'adap-

ter le christianisme à ses propres idées. Or, la religion représentant au contraire l'absolu, l'éternel, il ne se peut faire qu'elle se prête à toutes ces variations. Attendez-vous donc à ce qu'elle nous étonne et nous blesse, et dites-vous alors que ce sont ces enseignements qui nous irritent qui nous sont peut-être les plus nécessaires. Montrons-le par quelques exemples :

Au temps apostolique, il ne manquait pas de Grecs sympathiques à certains côtés de l'Évangile qui suppliaient saint Paul de renoncer à prêcher cette doctrine étrange et repoussante du salut du monde par le supplice d'un Juif crucifié. A quoi saint Paul répondait : « Dieu me préserve de me glorifier en autre chose qu'en la croix de mon Sauveur, » et il appelait la folie de la croix « la puissance de Dieu pour le salut des hommes. » Lesquels avaient raison, des Grecs ou de l'Apôtre? Que serait devenu l'Évangile sans la croix? Croyez-vous que sans la croix l'Église eût été fondée? Croyez-vous que le sermon sur la montagne lui-même serait parvenu jusqu'à nous?

Je franchis quinze siècles : nous sommes aux premiers jours de la Renaissance. Voici les savants et les esprits curieux de ce temps-là qui s'enivrent des lettres grecques et latines. L'éblouis-

sément que l'antiquité classique produit sur leur esprit est tel qu'ils ont quelque honte de la simplicité de la doctrine et du style pauvre et nu de l'Évangile ; ils rêvent une religion parée d'un langage cicéronien, et dont les expressions correspondent à celles de la philosophie de Platon ; l'un d'entre eux, un cardinal de la cour de Rome, se raille, dans ses lettres intimes, de ce qu'il appelle le jargon de saint Paul. Sans doute ce spirituel dignitaire de l'Église aurait été bien surpris si on lui avait annoncé que trois mots de ce jargon sublime : « Le juste vivra par la foi, » allaient bouleverser le monde et arracher au joug de Rome la moitié de la chrétienté. Ici encore, qui avait raison, de Luther ou des détracteurs de l'Évangile ? Que seraient devenues les destinées du christianisme sans la doctrine étrange de la justification par la foi ?

Je franchis trois siècles encore ; nous sommes à la veille de la révolution française. L'Église est profondément abaissée ; hélas ! elle souffre à cause de toutes les iniquités qu'elle a ordonnées ou tolérées : le sang des martyrs d'autrefois va lui être redemandé. Une génération grandit qui s'enivre d'indépendance et qui croit arriver par ses propres forces à la liberté, au bonheur social, sans se douter du drame lugubre dont la fin du siècle verra

l'accomplissement. Savez-vous ce qui irrite le plus les hommes de ce temps-là contre le christianisme, ce qui leur arrache parfois des accents d'indignation et de mépris? C'est ce fait que le christianisme enseigne que nous naissons enclins au mal, c'est cette doctrine amère de notre corruption naturelle et de notre impuissance pour le bien. Voilà ce que cette époque ne peut supporter, et, pour lui complaire, on voile avec soin cette doctrine, on ne prêche plus qu'un christianisme que l'on croit philosophique. Le mot de péché fait place à celui de faiblesse, la rédemption devient l'amélioration morale, le drame chrétien s'atténue et s'efface et nous avons à sa place cette religion raisonnable, cette doctrine des éclairés, cette théophilanthropie enfin, dont un éclat de rire universel a salué le décès. Eh bien, j'en appelle ici à votre bon sens. Supposons qu'au lieu de se railler du christianisme on l'eût écouté, supposons que des prières chrétiennes eussent comme en Angleterre, en Amérique et dans les Pays-Bas, appelé sur le berceau de notre liberté la bénédiction du Dieu vivant; supposons que les générations d'alors eussent appris, dans les pages austères de l'Évangile, à comprendre la faiblesse et la misère naturelles de l'humanité, qu'elles eussent été ainsi gardées de ces vertiges

d'orgueil rapidement suivis d'une si humiliante déchéance, la France en serait-elle moins heureuse, tant de sang eût-il été répandu, et aurions-nous été appelés à faire, sous les yeux de l'Europe, ces gigantesques expériences qui épuisent la force vitale d'un peuple et qui parfois font trembler en songeant à son avenir?

Aujourd'hui on tient un autre langage. On nous demande un autre sacrifice : c'est celui du surnaturel. Sous le prétexte spécieux que la science a déterminé les bornes exactes de la nature, affirmation plus sonore que fondée, on veut que nous consentions à reléguer dans le domaine de la mythologie tous les faits de l'Évangile qui dépassent le niveau ordinaire de nos observations. Eh bien, à cette prétention, nous répondrons comme à toutes les autres que nous préférons garder l'Évangile tout entier. On nous affirme que, débarrassé de cet élément, le christianisme reprendrait bientôt son élan, comme un vaisseau allégé d'un fardeau qui l'enfoncé. Nous croyons, nous, que réduit aux proportions d'une philosophie religieuse, il vivrait tout au plus ce que vivra notre siècle. On en fera tantôt l'expérience, et nous en attendons sans crainte les résultats. Il y a plus : nous croyons que ce grand fait du surnaturel dont ce siècle se raille

parce qu'il n'en voit, dans les légendes contemporaines, que les contrefaçons habiles, intéressées ou ridicules, est un de ceux qu'il devra étudier jusqu'au fond. Il a besoin qu'on lui en parle, comme le siècle dernier avait besoin qu'on lui parlât de la déchéance de l'homme, comme le seizième siècle avait besoin qu'on lui parlât du spiritualisme austère de saint Paul, comme les Athéniens avaient besoin de la folie de la croix. Eh ! ne commencez-vous pas à sentir ce qu'il y a au fond de cette philosophie positive qui n'admet rien au-dessus des lois fatales de ce monde, qui s'emparant des arguments au nom desquels on attaque le surnaturel, et les prolongeant logiquement, nous interdit de prononcer le nom de Dieu parce que ce n'est plus là, pour elle, même une hypothèse métaphysique, parce qu'à ses yeux, il n'y a dans l'ensemble des choses qu'un éternel enchaînement de causes et d'effets, parce que pour elle Dieu ce serait une volonté libre, c'est-à-dire l'arbitraire, c'est-à-dire la négation de la science elle-même ? Respirez-vous à l'aise dans cette prison dont les murs vont se resserrant toujours plus, étouffant toutes vos aspirations généreuses, toutes vos espérances immortelles ? Vous sentez-vous heureux sous le regard de ces geôliers vigilants de votre pensée qui vous re-

prochent comme une lâcheté la prière que vous arrache la vue de votre enfant à l'agonie, et le regard d'espérance que vous osez lever au-dessus de la fosse où son corps va devenir la pâture des vers?

Etes-vous rassurés quand vous voyez cette science, logique avec elle-même, affirmer qu'il n'y a dans la nature entière qu'une loi et qu'un principe, la force, toujours la force, et rien que la force? Vous plaît-il de voir introduire dans les relations des hommes cette nouvelle loi zoologique de la sélection naturelle et de la lutte pour la vie d'après laquelle les races faibles doivent être éternellement sacrifiées aux races vigoureuses, de telle sorte que l'anathème doive toujours retomber sur les vaincus? Ah! je vous le dis, le temps vient où ce mot de surnaturel que vous raillez sera pour vous le mot de la délivrance, parce que ce sera l'échappée vers le ciel, l'affirmation de la liberté en Dieu d'abord, dans votre âme ensuite, dans les sociétés enfin; parce qu'en face de la réalité visible qui donne à la justice de si longs et de si cruels démentis, en face des insolents triomphes de la force, ce sera l'affirmation des choses qui ne se voient pas, du royaume de la vérité et de la justice fondé sur la terre par ce vaincu, par ce supplicié, notre Seigneur et Sauveur Jésus-Christ.

Ainsi nous gardons notre Evangile tout entier, avec ses mystères, ses profondeurs et ses apparentes folies, bien convaincu que de cette source profonde jailliront les ondes salutaires où s'abreuveront les générations à venir. Nous n'avons point honte de l'Evangile du Christ, et la gloire de notre ministère, la seule légitime, la seule qui doive nous suffire, c'est d'en être les fidèles interprètes, c'est de le faire resplendir à vos yeux dans son intégrité.

Mes frères, cette mission a ses joies. C'en est une, tout à la fois douce et sublime, que de savoir que dans son néant on peut servir une cause éternelle et laisser après soi quelque chose qui ne passe pas. C'en est une que de sentir, tout de nouveau, en l'étudiant de près, la puissance de cette vérité et de la rendre sensible aux autres. C'en est une aussi, et combien grande, que de voir des âmes jusque-là indifférentes ou hostiles s'éveiller au contact de cet enseignement, des cœurs aigris et désespérés s'adoucir sous les tièdes rosées des consolations divines, et des pécheurs fléchir la tête dans le repentir et la foi. Si c'est là un sujet de joie pour les anges du ciel, que sera-ce donc pour nous qui, après avoir été les objets de cette immense misé-

ricorde, sommes appelés à en être les instruments?

Mais, je le dirai aussi, cette mission a ses amertumes, et je ne serais pas sincère si je ne le disais pas. Et, tout d'abord, les humiliations cachées, le souvenir des fautes passées et le sentiment des misères présentes, le contraste entre la grandeur du message et l'indignité du messager; ensuite les insuccès fréquents, la douleur de n'être souvent pas compris des hommes de son temps, le sentiment de défiance que l'on éveille chez beaucoup d'hommes honnêtes auxquels tout ce qui est religieux devient immédiatement suspect, l'aversion trop évidente, trop explicable peut-être qu'éprouvent pour le christianisme des multitudes de nos compatriotes, la vue de tant de misères matérielles qu'on ne peut soulager, de tant de détresses morales qui ne veulent pas être consolées, de tant d'endurcissements dont on ne peut triompher... et, lorsque, dans les découragements de la lutte, on se retourne vers ses frères d'armes, le spectacle fréquent de l'esprit sectaire, des luttes et des divisions de l'Eglise, l'isolement secret que l'on éprouve là où l'on espérait trouver la sympathie... et surtout..., ah! surtout cette douleur poignante de voir l'Évangile compromis par les passions et les haines des partis qui le ser-

vent ou plutôt qui s'en servent et qui (dirai-je le mot? oui, je le dirai) défendent avec les armes de Satan la cause de Jésus-Christ. Voilà de quoi nous accabler. Mais si la mission est immense et souvent écrasante, la promesse dont le Christ l'accompagne est plus grande encore et suffit à toutes nos défaillances. « Voici, dit-il, je suis tous les jours avec vous jusqu'à la fin du monde. »

Avez-vous, mes frères, pesé la valeur de ce simple mot : « Je suis? » Avez-vous réfléchi à tout ce qu'il renferme de royal et de divin? Nous parlions, il y a quelques instants, de l'universalité du règne du Christ au point de vue des races humaines; ici, nous voici en face d'un autre phénomène tout aussi merveilleux : c'est l'universalité de son règne dans le temps. *Je suis*, c'est le nom sublime que l'Eternel emploie quand il parle à Moïse, nom dont nos versions ne rendent pas la beauté; elles disent « Celui qui est » là où il faudrait dire « Je suis; » or, c'est en ces termes que Dieu parle à son envoyé : « Va vers ton peuple et dis-leur : *Je suis* m'a envoyé vers vous. » Expression sans égale, car comment définir mieux la nature divine qu'en disant qu'elle est l'Etre même dans son essence absolue? Et Moïse, homme de Dieu, répondait à Dieu dans cette prière incomparable qui est peut-

être la page la plus ancienne de nos livres saints : « Seigneur, tu as été pour nous une retraite d'âge en âge. Avant que les montagnes fussent nées et que tu eusses créé la terre et le monde, d'éternité en éternité tu es Dieu » (Ps. XC, 1 et 2); et David disait à son tour : « Tu as fondé la terre et les cieux sont l'ouvrage de tes mains. Ils périront, mais tu subsisteras; ils vieilliront comme un vêtement, tu les changeras comme un manteau et ils seront changés, mais toi tu es toujours le même et tes années ne finiront point. » (Ps. CII, 25-28.)

Dieu est. Or, selon la parole profonde que nous a conservée saint Jean, « comme il a la vie en lui-même, il a donné aussi au Fils, à son Verbe éternel, d'avoir la vie en soi-même. » (Jean V, 26.) Aussi le Christ, même quand il est enfermé dans son corps mortel, parle toujours comme Celui qui est au-dessus du temps. Avant qu'Abraham fût « je suis » (Jean VIII, 58); et qu'on ne nous dise pas, en répétant une assertion aussi fautive que banale, que c'est saint Jean seul qui le fait parler ainsi. C'est dans les Evangiles les plus anciens que je trouve des déclarations comme celles-ci : « Là où deux ou trois sont assemblés en mon nom, j'y suis au milieu d'eux » (Matth. XVIII, 20); c'est saint Matthieu qui nous a conservé la parole de

mon texte : « Je suis tous les jours avec vous jusqu'à la fin des siècles (1). »

Il faut le dire ici sans ambage à ceux qui, repoussant la divinité du Christ, veulent du moins sauvegarder la perfection morale de son humanité : des paroles comme celles-là, qui ne sont du reste que l'affirmation expresse de l'attitude tout entière de Jésus, seraient dans la bouche d'un simple homme ou même de la plus élevée des créatures, ou une folie ou un blasphème. Plus un être est élevé dans l'ordre moral, plus il doit avoir de la grandeur de Dieu une idée vraie et sublime; plus il doit redouter par conséquent de la diminuer et d'usurper une part quelconque de l'adoration et de l'amour qui sont dus à Dieu seul. Si le Christ n'eût été qu'un prophète, et le plus grand de tous, c'est sur Dieu qu'il aurait dirigé, au moment où il allait se séparer d'eux, les regards et la foi de ses

(1) C'est par l'effort désespéré de la critique la plus arbitraire, et en renonçant d'ailleurs à s'appuyer sur aucun texte sérieux, que l'on a prétendu séparer des déclarations telles que celles que nous citons du texte le plus ancien des évangiles. Elles font partie de sa trame première. Ainsi, le Christ galiléen est bien identique au Christ paulinien, le Christ de saint Matthieu est bien celui que saint Paul dans ses lettres les plus anciennes (dès l'an 52 après J.-C.) nous présente comme éternel; comme présent dans les assemblées de l'Eglise, comme digne d'adoration, en un mot comme divin.

disciples, c'est de Dieu seul qu'il leur aurait commandé d'attendre la lumière, la grâce et la force. Or, ici que fait-il? C'est sur lui-même qu'il leur ordonne de tourner leurs yeux; c'est lui-même qu'il leur propose comme le centre de leurs pensées, la source perpétuelle de leur force et de leur consolation : « Voici, je suis toujours avec vous! »

Le mot *éternel* est un de ceux dont abuse le plus la rhétorique humaine. Pauvres créatures d'un jour, nous croyons fonder des édifices de granit, et la pluie et l'orage ont bientôt emporté nos ouvrages de plâtre et d'argile. Nous faisons des efforts surhumains pour nous maintenir un moment à la surface de ce gouffre sans fond où vont s'engloutir nos noms et nos vies. « Ils s'imaginent, dit le livre des Psaumes, que leurs maisons dureront à toujours; ils ont même donné leurs noms à leurs terres. » Quelques privilégiés seulement laissent après eux à travers les siècles, le long retentissement de leurs mémoires. Penseurs ou poètes, artistes, savants, inventeurs de génie, conquérants, grands criminels ou bienfaiteurs de l'humanité, ils obtiennent cette chose pour laquelle on a commis tant de crimes et souvent de folies; ils ont un nom. On dit d'eux que leur œuvre est éternelle, et en effet, c'est là le propre du génie

qu'il triomphe du temps dans une certaine mesure et qu'il semble posséder cet attribut divin, l'ubiquité dans les siècles.

Prenez-y garde, cependant. Leur œuvre, si parfaite qu'elle vous paraisse, est marquée au coin de l'époque qui l'a produite. Quelque vraie ou quelque grande qu'elle soit, elle porte toujours en l'une de ses parties défectueuses la date du moment où elle est née. Le temps, en enlevant le vernis brillant de la première heure, laissera bientôt voir ce qu'elle a eu de factice ou du moins d'incomplet. Plus elle a été acclamée à son apparition, plus il est à craindre qu'elle ne survive pas à l'épreuve du lendemain. Combien de triomphes éphémères dans l'histoire des idées ! Combien d'admiration que ressentirent nos pères et que nous ne pouvons comprendre qu'en nous transportant, par un effort archéologique, dans le temps et le milieu qui les ont vues se produire ! Les plus grands génies trahissent l'infirmité naturelle qu'ils tenaient de leur époque ; pas un d'eux dont on ne doive dire : Il fut, par un côté, l'homme de son siècle ; pas un d'eux qui triomphe absolument du temps. Mais, si la vérité absolue pouvait paraître sur la terre, il n'y aurait plus de temps pour elle ; on la reconnaîtrait à ce signe infailible qu'elle dominerait

tous les siècles. Cela est évident dans l'ordre mathématique ou scientifique, mais le fait est tout aussi saisissant dans l'ordre moral. Les axiomes de la conscience ne sont pas moins éternels que ceux de l'algèbre.

Eh bien, devant la conscience le Christ est aujourd'hui ce qu'il était hier, lorsque Pascal lui appliquait les paroles d'Esaië : « Saint, saint, saint, » ou lorsque son apôtre s'écriait en tremblant : « Retire-toi de moi, je suis un homme pécheur ! » Pas un des traits de sa figure morale que le temps ait altéré, pas un des rayons de sa pure auréole qui ait perdu son éclat. Comme homme parfait, comme type idéal de l'humanité, il peut dire éternellement : « Je suis. »

Ce que nous affirmons de son caractère est également vrai de son enseignement. Sa parole n'est pas celle d'une époque particulière. Elle n'est pas applicable seulement à telle ou telle génération. Elle s'adresse aux hommes de tous les âges. Elle va droit à leur conscience, à leur cœur. Le sermon sur la montagne ou les paraboles sont aussi actuels aujourd'hui qu'à l'heure où il les prononça. Comme maître et révélateur, il peut dire éternellement : « Je suis. »

Il en est de même de cette œuvre de rédemption

« pour laquelle Jésus est venu, » (Jean XII, 27.) En un sens elle a sa date dans l'histoire, comme en un sens aussi elle a sa place sur la terre. Il y a eu un vendredi saint comme il y a eu un Golgotha. Mais l'Écriture, en parlant de ce sacrifice, l'élève au-dessus du temps, « Imolé avant tous les siècles, » dit admirablement saint Pierre. C'est que la croix n'est nulle part si elle n'est pas au centre de l'histoire. C'est que tous les pardons de Dieu se rattachent à ce sacrifice éternel. Comme Sauveur encore, le Christ peut dire éternellement : Je suis,

Mais, dans les paroles de mon texte, le Christ n'annonce pas seulement son éternité, il nous promet quelque chose de plus : sa *présence* éternelle : Je suis toujours avec vous. Or, ce n'est pas uniquement par l'exemple de sa perfection morale, par l'autorité de la parole, par l'efficacité de son sacrifice que le Christ est avec nous. Il est présent au milieu de l'humanité en ce sens très-réel qu'à l'heure où je parle il vit et règne dans des milliers de cœurs chez lesquels il occupe la place la plus intime et la plus sacrée. Chrétiens qui m'écoutez, n'est-ce pas là votre expérience, et n'est-il pas vrai que le Christ pour vous c'est le Maître et le Roi de vos cœurs? Or ce fait que nous constatons ici même, il se produit, il recommence chaque jour et

sur tous les points du monde. L'habitude seule nous y rend insensibles ou ne nous permet pas du moins d'en saisir toute la grandeur. De même que nous finissons par observer à peine les grandes forces qui meuvent notre univers, et que le moindre accident qui se passe à sa surface absorbe plus notre attention, de même préoccupés par les incidents quotidiens de la vie et par les agitations de la politique, nous ne remarquons pas ce phénomène moral, puissant, incomparable, et toujours plus étendu qui s'appelle le règne de Jésus-Christ dans les âmes. Songez donc, cependant, qu'à l'heure où je vous parle, il y a des millions d'hommes qui vivent de la présence et de l'amour du Christ, qui rattachent à sa parole leurs espérances éternelles, et pour lesquels la vie sans le Christ ce serait le plus sombre et le plus cruel des problèmes. Nul n'est présent dans le monde comme Jésus-Christ. Ce matin même, partout où l'Évangile a projeté ses clartés, l'Église a célébré cette présence éternelle. Dix-huit siècles nous séparent de lui, et cependant, absent en apparence, il tient dans les affections de l'humanité une place si grande qu'essayer de l'en arracher ce serait déchirer le monde moral jusque dans ses dernières profondeurs. A lui viennent tous les jours les détresses, les angoisses,

les repentirs, comme aussi les élans d'adoration, de reconnaissance et d'amour de ce peuple de rachetés qu'il se conquiert sur tous les points du monde. Comme autrefois, il enseigne, il éclaire, il pardonne, il guérit ; il dit à ceux qui défaillent : « Levez-vous ! » et à ceux qui sont morts : « Revivez ! » mais, ce que la Judée seule voyait alors, c'est l'univers entier qui le contemple. Et, partout où il règne, c'est dans le cœur même qu'il établit son empire, c'est au-dessus de toutes les affections naturelles qu'il demande une place, c'est le centre même de la vie qu'il réclame et qu'il remplit.

Ah ! je comprends les paroles mélancoliques et profondes qui échappèrent un jour au premier capitaine de ce siècle en comparant son règne à celui du Christ : « J'ai passionné, disait-il, les multitudes qui mouraient pour moi ; mais il fallait ma présence, l'électricité de mon regard, mon accent, une parole de moi ; alors j'allumais le feu sacré dans les cœurs. Le Christ lui seul est parvenu à élever le cœur des hommes jusqu'à l'invisible, jusqu'au sacrifice du temps et de l'espace. A travers le temps et l'espace, l'âme humaine avec toutes ses facultés devient une annexe de l'existence de Christ. Tous ceux qui croient sincèrement en lui ressentent un amour admirable, surnaturel, phé-

nomène inexplicable, impossible aux forces de l'homme, et dont le temps ce grand destructeur ne peut ni user la puissance, ni limiter la durée. » Ainsi parlait l'homme de la force, ainsi s'éclairent sous les rayons de cette épée cinquante fois victorieuse les paroles de mon texte : « Voici, je suis toujours avec vous. »

C'est aussi là, mes frères, la promesse qui nous affermit et qui nous console dans toutes les douleurs, dans toutes les faiblesses, dans tous les insuccès de notre ministère. Le Christ est avec nous, dans sa parole toujours puissante, dans sa présence invisible mais réelle, dans le sacrement de la communion où il fait participer l'âme croyante à sa chair et à son sang. C'est cette promesse qui fait notre force. Malgré notre insuffisance et notre misère, nous avons ce privilège et cette joie de conduire les âmes non pas aux pieds d'une Eglise mais aux pieds de Celui qui est la vérité et qui est la vie, de Celui dont la figure adorable est au-dessus et à l'abri de toutes les iniquités et de tous les crimes commis en son nom, de Celui qui peut seul étancher la soif des âmes, et leur faire connaître dans sa communion un pardon et des joies mille fois éprouvés. Comme les disciples qui l'entouraient jadis sur la montagne, nous voyons ce miracle du

pain de vie se multipliant sous son attouchement divin et suffisant à rassasier la faim des multitudes. Ignorants et pécheurs, nous avons ce pouvoir mystérieux d'éclairer, de sanctifier, de sauver les âmes; nous exerçons ce que le vieux patriarche Job appelait « la royauté de la consolation. » O mystère qui nous dépasse. O prodige qui devrait nous faire tomber à genoux! Car cette capacité ne vient point de nous-mêmes; non, nous dit l'Apôtre, et Dieu nous garde de jamais nous en prévaloir! Aussi bien la charge en est redoutable et l'on peut avoir prêché l'Évangile et opéré des miracles au nom du Christ et entendre au dernier jour ces terribles paroles : « Retirez-vous de moi, je ne vous ai jamais connus. » Nous ne pouvons rien de nous-mêmes, dit encore saint Paul, mais nous pouvons tout en Jésus-Christ; aussi notre tâche est-elle de conduire les âmes à lui, en leur disant : « Venez et voyez, » de les amener à dire comme les Samaritains d'autrefois : « Ce n'est plus à cause de toi que nous croyons, mais nous l'avons entendu nous-mêmes, et nous savons que c'est lui qui est véritablement le Christ, le Sauveur du monde. » Heureux si, dans le silence de l'adoration et le recueillement de l'amour, il nous est permis d'assister à cette céleste rencontre entre l'âme perdue et

le Sauveur qui vient la racheter. Heureux si, vous laissant aux pieds de Celui qui seul doit vous suffire à jamais, nous pouvons dire avec le Précurseur : « Il faut qu'il croisse, et que je diminue ! »

« Je suis toujours avec vous. » Si cette parole est la force de notre ministère, elle est aussi le soutien et la consolation de l'Eglise.

Nous entendons parler de la décrépitude du christianisme et de sa mort prochaine. Je ne sais si l'on croit en réalité à cette mort, mais on a l'air d'y croire. Les uns s'en réjouissent ; ils pensent que l'humanité respirera mieux quand elle sera délivrée du fardeau des anciennes croyances ; ils ne savent pas avec quelle vitesse elle s'enfoncerait dans la servitude le jour où elle ne serait plus soutenue par cette foi au monde invisible qui la force du moins à regarder en haut. Les autres, plus perspicaces et plus habiles, comprennent bien que l'homme ne peut se passer de religion, ils sentent que le christianisme répond à des besoins profonds de l'âme humaine, que c'est après tout la plus grande école de dévouement et d'humilité qu'il y ait ici-bas, et que nulle croyance n'est prête à prendre sa place au chevet des malades et des mourants, à l'hôpital, auprès des pauvres, des igno-

rants, auprès de ces multitudes qui, dans leur naïveté, ne pourront jamais comprendre une morale sans Dieu. Ils sont donc prêts à faire alliance avec nous, et à tendre au christianisme une main protectrice, à la seule condition que nous consentions à le transformer. Ils nous indiquent avec complaisance le programme de cette transformation. Au peuple ils nous permettront encore de parler le langage mystique du surnaturel religieux, mais eux ils veulent en entendre un autre. « Laissez là, nous disent-ils, ces doctrines austères et vieilles du péché, du jugement, de la rédemption, ou du moins qu'elles ne soient plus pour nous que des formules sous lesquelles nous puissions abriter nos propres idées. Célébrez encore vos fêtes chrétiennes, parlez au peuple du berceau de Noël, d'une croix sanglante et d'un tombeau vide ; pour nous ce ne seront plus là que les mythes touchants, que les paraboles à jamais populaires dont nous nous réservons d'interpréter le sens. Donnez-nous, en un mot, une religion qui nous convienne. A ce prix nous vous soutiendrons, nous vous apporterons, s'il le faut, les votes des masses populaires et la société moderne donnera à l'Eglise un asile pour abriter sa vieillesse. »

A ceux qui nous parlent ainsi, voici notre ré-

ponse : Tout d'abord nous n'avons pas deux doctrines ; nous laissons aux philosophes qui veulent la faire cette distinction habile entre le vulgaire et les savants, entre les initiés et la tourbe ignorante. Nous servons un maître qui a eu pour ses apôtres des enfants du peuple, et nous reconnaissons pour nos instructeurs spirituels les pêcheurs et les péagers de la Galilée ; ce n'est pas à leur école que nous avons appris le mépris de l'humanité. Nous n'avons qu'un Evangile et nous le prêchons à tous parce que tous, en face des problèmes éternels de notre destinée, sont également ignorants et misérables, parce que tous, en face de la loi divine, sont également pêcheurs et responsables. Le temps ici ne fait rien ; donnez-nous une humanité qui ne pêche plus, et nous n'aurons plus besoin de rédemption.

On nous dit, il est vrai, que nos dogmes s'écroulent. Oui, nous savons bien qu'il y a des ruines dans ce siècle, et souvent nous nous étonnons de voir la joie étrange que ce spectacle cause à cette génération si enthousiaste quand il s'agit de détruire, si profondément impuissante quand elle veut édifier quoi que ce soit. Oui, sur cet arbre séculaire du christianisme historique, bien des branches mortes ont été emportées par le souffle de

l'orage et ne pourront plus reverdir, et cependant nous sommes tranquilles quand nous songeons à l'avenir : ce qui est tombé, c'est l'œuvre des hommes; ce qui subsistera, c'est l'œuvre de Dieu. Or le Christ est le Fils du Dieu vivant et son Evangile est la vérité. Enlevez à l'Eglise tous les appuis sur lesquels, sans doute, elle a trop compté jusqu'ici, refusez-lui, si vous le voulez, toute protection et tout privilège : nous nous y attendons, nous nous y préparons et nous y consentons. Vous n'ôtez pas à l'Eglise son Christ, et avec lui elle est à jamais invincible. Que dis-je? Elle ne soupçonne pas elle-même le magnifique avenir qui l'attend et les conquêtes qui lui sont réservées au jour où laissant tout appui trompeur et tout éclat emprunté, elle puisera sa vie en son divin Chef seulement; au jour, où délivrée de ces protections et de ces alliances qui l'entravaient en ayant l'air de la servir, elle ne réclamera des sociétés que le droit commun, et reprendra sa marche à travers le monde, en n'ayant d'autre arme que la croix, d'autre ressource que la foi de ses enfants. Ah! ce qu'elle aura perdu, lui sera, ce jour-là, ren lu au centuple. A la place des secours qu'on prétend lui octroyer d'une main avare et souvent dédaigneuse, elle aura reconquis le respect et, seule debout, au milieu de toutes nos

ruines, elle prouvera sa force divine et son indestructible vitalité. On parle de la décrépitude du christianisme. Y croyez-vous vraiment? Y a-t-il un homme ici qui oserait prophétiser la date de sa mort? N'êtes-vous pas frappés, au contraire, de sa prodigieuse jeunesse? Ah! ce qui meurt, c'est tout ce qu'on a voulu jusqu'ici mettre à sa place. Vieillards qui m'écoutez, et vous-mêmes, mes frères, dont la mémoire n'embrasse que trente ou quarante ans de ce siècle, combien de systèmes n'avez-vous pas vus se lever à l'horizon étincelant de la pensée humaine, puis monter triomphants au méridien de la gloire pour disparaître dans un éternel oubli! Rappelez-vous ce déisme du siècle dernier qui, sous le nom de religion naturelle, semblait seul digne de l'esprit humain régénéré. Quels enthousiasmes l'accueillirent! aujourd'hui on chercherait en vain un penseur qui veuille encore en ramasser l'héritage. Rappelez-vous ce panthéisme superbe qui semblait avoir prononcé la formule définitive des évolutions de l'esprit humain. Aujourd'hui nous étudions curieusement ses procédés dialectiques comme dans un arsenal on examine des armes antiques et l'on fait jouer sur leurs charnières rouillées les cuirasses des chevaliers d'autrefois. A l'heure où je parle, c'est

le positivisme qui se croit appelé à recueillir l'héritage des écoles passées et la direction de l'esprit humain. Il a l'accent confiant et dispose de l'avenir, sans se douter que son héritier dont j'ignore le nom va laisser tomber sur lui à son tour une sentence définitive et s'apprête à lui creuser sa fosse dans ce cimetière immense qui s'appelle l'histoire. Les morts vont vite en ce siècle, mais l'Évangile, œuvre du Dieu vivant, est vivant comme lui.

Il vivra donc ; telle est notre foi profonde. Moins que jamais, nous n'avons d'inquiétude sur son avenir. Ce qui nous inquiète, c'est la destinée des individus et des nations qui croient pouvoir se passer de lui. Aussi, est-ce avec la conviction d'un devoir impérieux que nous mettons aujourd'hui la main à l'œuvre qui nous attend ici.

Ah ! nous le savons, la tâche est immense. Comment considérer ce qui se passe en ce moment en France sans avoir le cœur profondément ému ! D'un côté, dans cette grande Église catholique où nous aimons à reconnaître tant de dévouement, tant d'humilité, tant de vies admirables et de vertus cachées, un parti violent, l'ultramontanisme, poussant à l'extrême ses dernières conséquences, déclarant ouvertement la guerre à l'État

moderne, à tous les droits, à toutes les libertés sans lesquelles la société actuelle ne pourrait plus vivre à moins de se renier elle-même, rêvant en plein dix-neuvième siècle une théocratie aussi impossible qu'insensée, ruinant par ses excès l'autorité qu'il prétend défendre, maudissant comme des suspects et des lâches tous les croyants catholiques qui ne veulent pas marcher sous son drapeau sectaire, enrôlant au service de la religion toutes les haines politiques, lançant la diffamation et l'insulte avec une verve qui ne tarit jamais, rendant l'Évangile odieux, et se vantant ensuite de sauver une société qu'il affole et qu'il conduit aux abîmes. D'autre part, en face de lui, une incrédulité dogmatique et hautaine, qui ne veut plus de Dieu dans le ciel ni d'Église sur la terre, qui traite de rêveries dégradantes les aspirations des âmes croyantes, pour laquelle la foi et la prière ne sont que les efflorescences malsaines d'esprits superstitieux, étroite d'ailleurs et intolérante tout autant que ceux qu'elle veut combattre, ayant comme eux son *Syllabus*, son calendrier de saints, ses grands prêtres, ses excommunications et ses anathèmes, vénérant les souvenirs sanglants de la Terreur comme les autres vénèrent leur Saint-Barthélémy, et prétendant, au nom de la science et de la liberté,

s'emparer de la conduite de la jeunesse et de la direction de l'avenir.

Ce sont là les deux partis extrêmes entre lesquels il semble par moments que la France ait à choisir. Pour nous, nous repoussons ce dilemme impie, et nous répudions l'un comme l'autre ces drapeaux détestables. Mais à quoi bon le nier? Ce sont là deux redoutables puissances et bien aveugle qui ne le verrait pas. Comment en triompher? Ici, je me souviens de la parole du Maître : « Si vous aviez la foi (ah! mes frères, si nous avions la foi!)... si vous aviez la foi, vous diriez à cette montagne : Lève-toi et te jette dans la mer, et elle vous obéirait. » Eh bien, les voici devant nous ces deux gigantesques montagnes sous lesquelles il semble que notre pays soit menacé d'étouffer, les voici tellement apparentes à l'horizon, que tout ce qui n'est pas elles frappe à peine le regard; les voici creusant entre elles de si formidables abîmes que les hommes qu'ils séparent semblent condamnés à une guerre d'extermination, à des haines sans fin. Mes frères, aurons-nous la foi? Saurons-nous dire à ces montagnes : « Levez-vous et jetez-vous dans la mer? » Je l'ignore, mais c'est là que serait le salut de la France.

O Jésus-Christ, divin chef de l'Eglise, Roi de

justice et de vérité, lève-toi et montre à ce siècle qui ne les connaît plus la puissance et la beauté de ton Evangile éternel, et puisque ce sanctuaire s'est ouvert à ta gloire, daigne dès ce premier jour le sanctifier par ta présence. Que ta parole seule y soit enseignée, que ta grâce seule y soit présentée et que, chaque fois que nous serons assemblés en ton nom, nous puissions sentir se réaliser ta promesse : « Voici, je suis tous les jours avec vous. » Amen !